

Pour de nouveaux monastères

Pierre Turgeon

Volume 36, Number 5 (215), October 1994

Pour l'école

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32232ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1994). Pour de nouveaux monastères. *Liberté*, 36(5), 75–82.

PIERRE TURGEON

POUR DE NOUVEAUX MONASTÈRES

À dix-neuf ans, je cherchais un endroit tranquille où terminer un premier roman. Un ami de ma famille m'invita à passer l'été dans un monastère, à Dover, près de Boston. Cheveux en brosse, yeux d'un bleu métallique, long corps d'athlète, Pierre Conway m'attendait à l'arrêt d'autobus, en col romain, chemise et pantalon noirs.

Comme il pleuvait, le prêtre portait un chapeau de paille récupéré, vingt ans plus tôt, dans une poubelle de Brooklyn. Il parlait français avec l'accent traînant d'Eddie Constantine, dont il avait aussi la nonchalance et les larges épaules. Malgré nos différences d'opinions, j'aimais bien cet homme intelligent et spirituel.

Derrière le monastère américano-gothique, une vaste pelouse descendait doucement jusqu'à la rivière Charles. La fenêtre à ogive de ma chambre s'ouvrait sur un pin bleu du Colorado. Je réclamai une clé, Conway me répondit qu'on ne trouvait, dans l'édifice tout entier, ni serrure ni verrou. Il m'indiqua l'horaire des repas, s'abstint de me communiquer celui des offices religieux, et il me laissa m'installer.

Une table et une chaise, un lit, et le silence. Tout ce dont je croyais avoir besoin pour écrire. Mais la solitude m'oppressait et je serais vite reparti sans mes fréquentes

conversations avec Conway, dans les sentiers autour du monastère.

Il avait, pour les idées, la passion combative que les Américains réservent le plus souvent au baseball. Bertrand Russell représentait, à ses yeux, l'adversaire à vaincre, l'avocat le plus persuasif et le plus dangereux du matérialisme moderne. C'était Russell, effectivement, qui m'avait fait perdre la foi en soulignant que certaines galaxies s'éloignaient les unes des autres à des vitesses supérieures à celle — indépassable — de la lumière. Bref, l'univers est trop grand pour Dieu.

Ce raisonnement, que je reconstitue ici tant bien que mal, on peut lui opposer mille objections, mais il a suffi pour détruire la vision du monde que mes éducateurs avaient mis des années à m'inculquer. Moi qui songeais vaguement à devenir prêtre, je me convertissais à l'athéisme, instantanément.

Fini, Dieu ! Et ses cortèges célestes et infernaux. Et mon âme immortelle. Ceux à qui je racontais mon épiphanie et qui répondaient : « Tu as perdu la foi » se trompaient. Ma véritable foi venait d'apparaître, et sur ce point, depuis l'été 1959, je n'ai pas bronché.

Ma rencontre avec la pensée de Russell relève d'un pur hasard. Dans un drugstore de Wells Beach où je passais les vacances d'été avec ma famille, je fis tourner le présentoir à livres comme une roulette et, au lieu du recueil de bandes dessinées que je cherchais — le *Spy vs Spy* de Don Martin, publié par *Mad Magazine* —, je tombai, à douze ans, sur le fatidique *ABC of Relativity*.

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? écrit Diderot. Par hasard, comme tout le monde... D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? » Dans nos tentatives d'expliquer pourquoi nous sommes ce que nous sommes, on exagère le rôle que peut jouer l'éducation. Et on néglige les effets

du hasard, alors que l'époque nous y soumet sans cesse davantage. La pensée se digitalise, s'informatise, et obtient à chaque nanoseconde sa cote en Bourse.

Au-dessus des cultures et des langues particulières, on perçoit un bruit de fond analogue à celui que les radiotélescopes captent derrière les galaxies et les étoiles, et qui provient directement du chaos initial, d'avant la naissance de l'univers. Les satellites de communication et la fibre optique, entre autres, ont commencé à soumettre les peuples à un brassage autrement plus puissant que celui des migrations et des guerres.

Qui organise et commande ce brouhaha, qui le comprend ? Personne. Il s'introduit au cœur de nos existences. Nous ne sommes plus formés, mais *informés*.

L'école, l'église, l'armée définissaient et transmettaient des opinions et des caractères arrêtés. Mais les conditionnements actuels, innombrables, souvent indécélables et contradictoires, agissent sans qu'on puisse les trier et les soumettre à l'analyse. Les gens savent-ils ce qu'ils pensent ? Pourquoi s'en préoccuperaient-ils, alors que le temps leur manque et que, chaque jour, des sondages d'opinion leur offrent des opinions prêtes-à-porter, qu'ils peuvent aussi bien essayer quelques jours que déchirer en morceaux ? Pourquoi accorder tant d'importance aux idéologies, aux religions, alors qu'elles ne changent rien à rien, que c'est le bruit de fond — le contraire de la mode — qui décide de tout ? La preuve ? Malgré le grand désordre des idées, qui rend les individus infiniment riches et aléatoires pour eux-mêmes, la masse n'a jamais été aussi docile et aussi corvéable à toutes les stratégies de marketing.

Mais j'en reviens à Pierre Conway. Durant nos promenades aux environs du monastère, il me parlait des *Principia Mathematica* où Russell avait voulu établir les fondements logiques des mathématiques, expliquer les

nombres par la théorie des ensembles, au lieu de les faire reposer sur l'Un, qui exprimait l'immutabilité et l'unité de la Cause Première. Conway venait d'entreprendre, avec l'accord de ses supérieurs, une réfutation systématique et détaillée des théories russelliennes : entreprise gigantesque, voire écrasante, contre l'un des plus brillants esprits de notre époque, mais aussi contre l'esprit même du siècle. Rétrospectivement, je mesure quel don Quichotte des chiffres devait être Conway, qui allait d'ailleurs passer sa vie à rompre des lances de frêne contre les moulins de la logique symbolique. Curieusement, mon admiration pour lui en sort grandie. Il convenait volontiers de sa propre inactualité, ce qui ne le troublait guère, vu son opinion médiocre de tout ce qui avait suivi saint Thomas d'Aquin en philosophie.

Mais ce prêtre avait une attitude totalement opposée à celle de mes maîtres. Les raisonnements qu'ils m'assénaient pour me ramener dans le droit chemin doctrinal allaient du coup de poing (l'uppercut d'un père, qui me fracassa une prémolaire devant tous les étudiants réunis à l'étude) ; au pari pascalien (Dieu présenté comme le seul cheval qui peut rapporter au Blue Bonnets de l'éternité) ; aux raisons du cœur que la raison ne connaît pas (suivies de l'écoute d'une chanson de Claude Léveillé, « Sur un cheval blanc, je t'emmènerai... »)

Mon collègue me chassa, et je me réfugiai chez les Jésuites qui m'annoncèrent que mes opinions religieuses ne regardaient que moi, à condition que je les taise. Des fanatiques, je passais chez les hypocrites. Et je le devenais moi-même, car je rêvais de m'inscrire un jour à Cambridge et d'y croiser Russell lui-même.

Conway acceptait de discuter avec moi et admettait qu'il ne voudrait pas d'un Dieu dont il ne saurait pas prouver logiquement l'existence. Nous ne parvenions pas aux mêmes conclusions, mais nous tentions de respecter

les mêmes règles du jeu. Les quelques semaines que je passai en sa compagnie me persuadèrent de nouveau des mérites du dialogue et m'éloignèrent de l'isolement quasi solipsiste qui me guettait alors. Cette nouvelle confiance dans la discussion, dans le discours, me venait de quelqu'un qui ne partageait aucune de mes opinions.

Les règles d'un discours libre, fondé sur les seules exigences de la raison, personne ne les découvrira intuitivement dans son cerveau, dans son cœur ou dans ses gènes. Une grande part de nos circuits biologiques sert implacablement la survie de l'individu et de son espèce. La pensée se manifeste de façon tardive et parasitaire, par le développement de la parole et de l'écriture, et de tous les objets qui permettent de stocker les connaissances : tablettes d'argile, livres, bandes magnétiques, disquettes d'ordinateur. Mais pour qu'elle vive vraiment, au lieu de simplement subsister sur ces différents supports, la pensée doit se transmettre par l'éducation, de quelqu'un à quelqu'un d'autre. L'école ne corrompt pas une enfance généreuse et douce. Elle fait accéder aux artifices du signe un animal que rien ne destinait au départ à ce singulier destin, sauf peut-être une surabondance de neurones.

L'état de nature n'existe pas, et ne peut que constituer un mythe dangereux : tentant de ressusciter le bon sauvage et ne réveillant que la brute. Mais il y a des pensées qui corrompent, d'autres qui tuent. La pharmacie intellectuelle contient des drogues puissantes, qui peuvent embellir l'existence, ou l'empoisonner.

Il faut que l'éducation transmette les langues, les religions, en un mot, le passé. Mais tout le passé ? Cela représente un poids chaque jour plus écrasant. L'enseignement d'idées mortes est non seulement inutile, mais, plus que tout, nuisible : *Corruptio optimi pessima*. Com-

ment séparer le vif de l'inerte ? Comment éviter l'entropie culturelle ?

Ces choix se feront collectivement et démocratiquement. Personne ne veut d'un prince philosophe, ou d'un nouveau Maître à Penser qui ajouterait une autre figure totémique à côté d'Aristote, de Marx ou de Hegel. Pourtant il faut bien un *maître*, sans *m* majuscule, quelqu'un qui assume la responsabilité d'engager le dialogue ; qui maintient le cap de la parole vers des destinations proches et lointaines, tout en sachant faire escale pour reprendre des forces ; qui s'assure du respect par tous — lui le premier — des règles du discours pédagogique. La voix de ce maître, ferme ou hésitante, vieille ou jeune, masculine ou féminine, devient le fil ténu et fragile par lequel les montagnes mortes de signes stockées par l'humanité viennent inscrire une partie infime de leur contenu dans une personne humaine. Cette opération se fait de vif à vif, avec toutes les contraintes et les contingences du moment présent, mais elle seule permet au Savoir collectif de continuer à vivre. Pas plus que le langage ou que la politique, l'enseignement, qui repose sur le jeu infiniment complexe des relations humaines, ne saurait se réduire à des règles abstraites. Parce qu'il se crée et se renouvelle, ou se perd et se corrompt, à mesure qu'il s'effectue.

Quel lieu pourrait représenter un décor idéal pour l'enseignement ? Pour moi surgit l'image du monastère dominicain près de Dover, de cet édifice sans verrou ni serrure. Une communion des saints, avec ou sans Dieu. Et, personnellement, j'y ajouterais bien quelques diablasses.

Utopie ! Je le sais. De nouveaux monastères contre les nouvelles barbaries. Mais si nous le voulons, ils sont déjà là. Ces écoles primaires, secondaires, cégeps, universités, ces millions d'étudiants, ces dizaines de milliers de

professeurs. Tous ces gens qui ne contribuent pas tous les jours directement au PNB. Qui témoignent qu'il y a des étapes avant, après, et même pendant si l'on veut, pour se retirer de la Machine.

Je n'ignore pas que les institutions d'enseignement doivent « préparer les jeunes à gagner leur vie ». Mais on ne saurait les limiter à cette fonction utilitariste, qui serait d'ailleurs parfois mieux servie par la programmation de robots pour les différentes chaînes de production. Ces institutions doivent également servir de refuge contre la toute-puissance des lois du marché, contre le bombardement médiatique. Qu'on étudie la poésie ou l'apiculture, la mécanique automobile ou l'art de jouer de la guitare électrique, peu importe. L'essentiel, c'est qu'on passe du règne de l'immédiat à celui du *médiat*.

D'une part, comme dans les jeux vidéo : perception, compréhension, réaction et résultats immédiats, tellement rapides en fait que ces quatre étapes semblent se fondre les unes dans les autres et apparaître dans une même explosion cathodique de *Space Aliens* ou d'actualités télévisées. Une intuition fugace tient lieu de compréhension, laquelle n'existe vraiment qu'en y mettant du temps et de l'effort. Pour permettre à l'esprit d'échapper à l'emprise de l'immédiat, on doit le ralentir quelque peu. Voilà sans doute l'une des principales difficultés des enseignants, alors qu'à une autre époque ils auraient le plus souvent cherché à accélérer les processus mentaux de leurs élèves.

Mais dans le domaine du *médiat*, où se situe l'éducation, on essaie d'interrompre la tyrannie du temps. Peu importe la durée, ce qui compte, c'est d'arriver à saisir, ou à faire saisir, ce qui ne touche à une chose que par une autre ; ce qui ne peut se transmettre que par un intermédiaire, et un autre encore.

Dans la mesure où on laisse ces nouveaux monastères jouer leur rôle correctement, ils pourront agir eux-mêmes comme des filtres face aux idées mortes. La grande angoisse des jeunes, qui se traduit par de consternants taux de suicide, me semble naître en partie de l'obligation où ils se voient d'ingurgiter ces masses d'informations que leur ont laissées les siècles passés, et que les scientifiques du présent s'emploient malicieusement à accroître de façon exponentielle. Les nouveaux monastères protégeraient leurs élèves des effets néfastes de ce bruit de fond du Savoir accumulé, non pas en les rendant sourds, mais en leur apprenant à donner un sens à ce chaos. Ils offriraient ainsi une démonstration pratique de ce que Habermas appelle la Raison communicationnelle, qui « préconise une coopération de toutes les activités intellectuelles déclarant une exigence de rationalité ».

Ce moine américain, auprès de qui je passai quelques semaines, n'a pas réussi à me convertir au thomisme. Il ne m'a laissé aucune connaissance précise. Seulement le souvenir de sa voix sereine, de son regard curieux et plein d'humour. Et pourtant il fut le meilleur maître que j'aie jamais eu. Parce que je lui parle encore aujourd'hui, même et surtout de sujets dont nous n'avons pas eu l'occasion de nous entretenir.

Il est mort voici quelques années, portier au monastère dominicain de Boston, sans que son livre sur *Principia Mathematica* ait eu beaucoup de retentissement. Je suis sûr qu'il en éprouva un peu de regret, mais pas de rancœur, et qu'il vécut jusqu'au bout l'existence qu'il avait choisie pour lui-même et qu'il m'avait souhaitée avant que je le quitte : *in sancta pace*.